

REPRISE

Des «Orphelins» en clan serré

Chloé Dabert met en scène avec brio un thriller psychologique au pays du multiculturalisme, signé par l'auteur britannique Dennis Kelly.

Par
ÈVE BEAUVALLET

«**A** quoi ça ressemble de vivre au quotidien dans un quartier dans lequel vous vous sentez, à chaque minute, physiquement menacé?» interrogeait l'auteur britannique Dennis Kelly en parlant d'*Orphelins*, trépidant thriller méphistophélique enfermé dans le cocon d'un dîner de famille. Que deviennent nos grandes valeurs de tolérance quand notre clan est agressé ? Ce «petit frère» qui vient d'entrer sur scène le tee-shirt maculé de sang n'est-il qu'un psychopathe auteur d'un crime raciste ? N'est-il pas, lui aussi, comme l'affirme sa sœur, la victime collatérale d'une fracture sociale ultra violente qui abrase ce quartier multi-ethnique de la banlieue de



Joséphine de Meaux, Julien Honoré et Sébastien Eveno. PHOTO BRUNO ROBIN

Londres ? Et cette violence ne s'explique-t-elle que par le contexte économique et social pourri ? Dans ce cas, quid de la responsabilité individuelle ? Autrement dit : expliquer, est-ce excuser ?

Papillote. On ne vous épargnera pas la liste des résonances qu'entretient cette

pièce portée pour la première fois à la scène en 2009 avec le paysage socio-politique actuel : montée du communautarisme, ressentiment de classe, assignation identitaire, déni, dépression des classes moyenne... A croire que Dennis Kelly a synthétisé pour nous, dans une heure trente chrono de théâtre,

les grandes problématiques autour desquelles s'écharpent par tribunes interposées les figures médiatiques des sciences politiques et sociales, de Hugues Lagrange à Alain Badiou. A ceci près que le résultat n'a rien d'un essai pointu et tout d'un scénario de polar impeccablement ficelé (presque trop – ce sera

notre seul bémol), avec suspense cuisiné aux petits oignons, arcs narratifs bien solides et dilemmes moraux hérités de l'antique *Antigone*. On n'en attendait pas moins de ce quadragénaire tout à la fois dramaturge en pleine reconnaissance internationale (plusieurs Awards) et coauteur de séries TV à succès *Pulling* (2006) et *Utopia* (2013).

Orphelins raconte l'irruption de la violence la plus crue dans le plus respectable des foyers. Attention spoiler : tout le talent est donc de nous faire admettre comment Dany, incarnation de la droiture d'esprit et de la réussite middle class, va finir par quitter son assiette de saumon papillote pour torturer un musulman innocent dans un garage. Et si les marchepieds de cette descente aux enfers scorsiesienne sont habiles, c'est bien le style des dialogues qui nous maintient vissés à l'action – singularité qui permet à *Orphelins* de cumuler les traits du thriller psychologique et ceux de la comédie noire centrée sur la communication (ou plutôt l'échec de la communication), tendance Harold Pinter. Aucune gratuité à ce que les dialogues n'avancent que

par phrases tronquées, syncopées, refoulées, jamais finies, par bugs permanents et mots contournés. «*Je veux dire, est-ce que tu penses, est-ce que tu as pensé... ?* —*Non. Peut-être. Je ne sais pas. Peut-être. Peut-être out.*» Car, pour Dany, pour Helen et pour Liam, comment nommer les problèmes sans crainte d'amalgamer, de stigmatiser, d'être pris au mot ?

Cocotte-minute. Ces personnages qui ne savent plus quoi penser, qui incriminer, semblent donc mériter une conversation poussée aux limites du compréhensible et de l'absurde. Et c'est toute la finesse de la metteuse en scène Chloé Dabert et du trio d'acteurs réuni autour d'elle (les excellents Joséphine de Meaux, Julien Honoré et Sébastien Eveno), d'avoir su dégager le potentiel rythmique de ce texte, en se plaçant juste en deçà du naturalisme – condition pour faire de ce huis clos oppressant une cocotte-minute au bord de l'explosion. ◆

ORPHELINS de DENNIS KELLY m.s. Chloé Dabert. CentQuatre, 5, rue Curial, 75019. Jusqu'au 4 mai. Rens. : www.104.fr

PAR SABINE ROCHE



THÉÂTRE ORPHELINS

La metteuse en scène Chloé Dabert revient avec «*Orphelins*», sur un texte du dramaturge anglais Dennis Kelly. Un huis clos découpé à la lame qui infuse le spectateur dans une ambiance à couper le souffle. A travers cette affaire d'une banalité sans nom, l'horreur insidieuse et le racisme ordinaire s'immiscent dans le quotidien d'un couple «sans histoire». Un sujet d'actualité où l'on s'interroge sur soi et ce qu'on vit dans une sorte de vertige qui boruille les repères. Jusqu'au 4 mai, <http://www.104.fr>.

ELLE